

TROISIÈME



Georges Victor que nous avons vu dans la pièce d'Emmanuelle Destremeau est le type même du Bloom. « Si le Bloom se rencontre aussi dans des livres, c'est d'abord parce que chacun l'a toujours déjà croisé dans la rue, puis, plus tard, en soi-même. Ceci vient confirmer cela.

Un jour, on prête une attention plus dénuée qu'à l'accoutumée au silence collectif d'une rame de métro, et l'on se laisse gagner, derrière la feinte partagée des mœurs contemporaines, par un frémissement de fond, une terreur première, ouverte à tous les soupçons.

Dernier homme, homme de la rue, homme des foules, homme de masse, homme-masse, c'est ainsi que l'ON nous avait d'abord représenté le Bloom : comme le triste produit du temps des multitudes, comme le fils catastrophique de l'ère industrielle et de la fin de tous les enchantements. Mais là aussi, dans ces désignations, il y a ce frémissement, ON frémit devant l'infini mystère de l'homme ordinaire.

Chacun pressent derrière le théâtre de ses qualités une pure puissance, abritée là ; une pure puissance que nous sommes tous censés ignorer. » *Théorie du Bloom* Tiqqun.

C'est que « Sous les grimaces hypnotiques de la pacification officielle se livre une guerre. Une guerre dont on ne peut plus dire qu'elle soit d'ordre simplement économique, ni même sociale ou humanitaire, à force d'être totale. Tandis que chacun pressent bien que son existence tend à devenir le champ d'une bataille où névroses, phobies, somatisations, dépressions et angoisses sonnent autant de retraites, nul ne parvient à en saisir ni le cours ni l'enjeu. Paradoxalement, c'est le caractère total de cette guerre, totale dans ses moyens non moins que dans ses fins, qui lui aura d'abord permis de se couvrir d'une telle invisibilité. [...] Les citoyens sont moins les vaincus de cette guerre que ceux qui, niant sa réalité, se sont d'emblée rendus : ce qu'on leur laisse en guise d'"existence" n'est plus qu'un effort à vie pour se rendre compatible avec l'Empire. » *Théorie de la Jeune-Fille* (I) Tiqqun.

C'est qu'« Au début des années 20, le capitalisme se rend bien compte qu'il ne peut se maintenir comme exploitation du travail humain s'il ne colonise aussi tout ce qui se trouve au-delà de la sphère stricte de la production. Face au défi socialiste, il lui faut lui aussi se socialiser. Il devra donc créer sa culture, ses loisirs, sa médecine, son urbanisme, son éducation sentimentale et ses mœurs propres, ainsi que la disposition à leur renouvellement perpétuel. Ce sera le compromis fordiste, l'Etat-providence, le planning familial : le capitalisme social-démocrate. À la soumission par le travail, limitée puisque le travailleur se distinguait encore de son travail, se substitue à présent l'intégration par la conformité subjective et

existentielle, c'est-à-dire, au fond, par la consommation. » *Théorie de la Jeune-Fille* (II). Tiqqun

« Dès que la présence corporelle de l'esclave industrielle rentre absolument dans la composition du rendement évaluable de ce qu'elle peut produire – sa physionomie étant inséparable de son travail –, c'est une distinction spacieuse que celle de la personne et de son activité. La présence corporelle est déjà marchandise, indépendamment et en plus de la marchandise que cette présence contribue à produire. Et désormais l'esclave industrielle ou bien établit une relation étroite entre sa présence corporelle et l'argent qu'elle rapporte, ou bien elle se substitue à la fonction de l'argent, étant elle-même l'argent : à la fois l'équivalent de richesse et la richesse elle-même. » Klossowski, *La monnaie vivante*

« L'utopie présente du capital est celle d'une société où la totalité de la plus-value proviendrait d'un phénomène de « débrouille » généralisé. Comme on le voit, c'est l'aliénation du travail elle-même qui a été mise au travail. Dans ce contexte s'esquisse une marginalité de masse, où l'« exclusion » n'est pas, comme on voudrait le laisser entendre, le déclassement conjoncturel d'une certaine fraction de la population, mais le rapport fondamental que chacun entretient avec sa participation à la vie sociale, et d'abord le producteur avec sa propre production. « Le travail a ici cessé d'être confondu avec l'individu comme détermination dans une particularité » (Marx), il n'est plus perçu par les Bloom que comme une forme contingente de l'oppression sociale générale. Le chômage n'est que la concrétion visible de l'étrangeté essentielle de chacun à sa propre existence, dans le monde de la marchandise autoritaire. Le Bloom apparaît donc aussi comme le produit de la décomposition quantitative et qualitative de la société salariale. Il est le type humain qui correspond aux modalités de production d'une société devenue définitivement asociale, et à laquelle nul d'entre ses membres ne se sent lié en aucune façon. Le sort qui lui est fait de devoir s'adapter sans trêve à un monde en constant bouleversement est aussi l'apprentissage de son exil en ce monde, auquel il doit pourtant faire mine de participer, faute pour quiconque de pouvoir y participer véritablement. Mais, au-delà de tous ses mensonges contraints, il se découvre peu à peu comme l'homme de la non-participation, comme la créature de la non-appartenance. A mesure que se consume la crise de la société industrielle, la figure livide du Bloom perce sous l'ampleur titanesque du Travailleur. » *Tiqqun Organe conscient du parti imaginaire* (p21 de la version .doc)

L'intégralité des œuvres de Tiqqun sont trouvable sur l'internet : <http://bloom0101.org/> ainsi qu'aux éditions La Fabrique et Mille et une nuits

Romain Nicolas

American Dream

de Nicoletta Esinencu

«Le but du jeu au Monopoly c'est de devenir le joueur le plus influent et le plus riche par la manipulation, la propagande, la corruption et la propriété du monopole.»

Get your American dream! Le rêve américain, voilà à quoi s'attendait Tatiana, jeune fille moldave de 21 ans, en allant aux Etats-Unis. Cependant, nous découvrons avec elle, que l'image qu'elle se faisait de la vie là-bas, ne correspond en aucun cas à ce qu'elle imaginait. En effet, Tatiana s'endette pour pouvoir voyager aux Etats-Unis et y gagner de l'argent. Mais elle enchaîne les petits boulots pour au final, repartir avec seulement un Ipod et des dettes.

Ce texte drôle, tranchant et sarcastique pourrait être vu comme un journal intime ou un journal de bord dans lequel sont mêlées des pensées, des récits et des extraits de discours d'hommes politiques. L'oeuvre est écrite à la base en anglais, russe et roumain. À travers le principe du Monopoly, Nicoleta Esinencu nous dépeint la réalité du monde du travail, par exemple lorsque Tatiana est à Moscou et qu'elle doit travailler au Kremlin, elle doit coller et peindre du papier peint, poser plusieurs couches de plâtre, faire les plafonds, et peindre le papier peint...

Dans American Dream sont visibles des traces d'une continuité de la Guerre Froide via l'opposition Russie/Etats-Unis d'Amérique. Le texte commence par une partie en anglais à la gloire d'Obama, et il se finit par une partie en russe en l'honneur de Poutine. Et apparaissent les décalages entre les discours tenus et la réalité de leur régime politique.

Marie-Lou Coupat et Beverly Bonnier



DOMINIQUE LAIDET

Sur la lecture

Il y a encore quelqu'un qui me l'a dit lundi, au début du festival, quand on a fait les ateliers, « mais qu'est-ce qu'on lit mal tout seul en silence ». C'est ce que je crois aussi par ma propre expérience. D'abord la différence c'est qu'une lecture à voix haute, ça se travaille. Toi quand tu lis un bouquin, tu le lis une fois, tu as fini et voilà. C'est le propos du livre, l'histoire qui t'emmène. Donc tu avances. C'est un peu ce que je dis aux étudiants ou au gens avec qui je fais de la lecture à voix haute : « ne te fais pas embarquer par ce qui est écrit. »

Alors que quand tu lis tout seul chez toi, tu te fais embarquer par les pages. Des fois tu reviens en arrière mais en fait c'est assez rare et tu veux le finir. Il y a quelque chose que tu as compris en surface. Alors que la lecture à voix haute introduit d'abord le geste du son, elle sonorise le texte. Je pense qu'une partie du sens est dans le son. Le signifiant c'est ce qui se prononce, le signifié c'est ce que tu lis. Mais quand tu lis tout seul chez toi, il n'y a pas de signifiant. A moins que tu arrives à sonoriser vraiment dans ta tête ce que tu lis mais sinon, la musique est un peu absente. Et quand on lit à voix haute, on ramène le signifiant.

Moi je crois que le signifiant fait partie du sens et que le sens te parvient mieux si le signifiant et le signifié sont alliés. Si la musique est absente, c'est cérébral le sens, c'est purement cérébral, alors qu'avec le son ça devient plus émotionnel.



© DR

Propos recueillis par Romain Nicolas

INTERVIEW

NICOLETA ESINENCU



Comment en êtes-vous arrivée au choix de donner à ce texte une forme pouvant s'approcher de celle du journal intime ?

Tout d'abord, il s'agit d'une histoire réelle, il y a un témoignage à la base. Il raconte l'histoire d'une fille que je connaissais. Elle était étudiante à l'université et elle faisait du théâtre. J'ai pensé qu'il était important de parler de ce qui se passait, et qu'aller aux États-Unis était pour elle un rêve. Je pense que j'ai beaucoup de textes, de témoignages, de faits réels. C'est mon style de travail. On peut le retrouver partout, la réalité et les histoires sont omniprésentes dans la société. Il ne faut pas inventer grand chose puisque tout est autour de nous.

Comment vous en êtes venue à faire le choix de trois langues ?

Le choix de trois langues était facile pour moi parce que je les parlais toutes. J'ai fait les témoignages en roumain, la langue de mon pays d'origine, après on parle beaucoup le russe aussi. Pour la langue anglaise, c'est plutôt parce qu'elle est parlée partout.

Pourquoi les États-Unis et la Russie ?

Je n'ai pas choisi le fait que les États-Unis et la Russie soient des grandes puissances mondiales. Elles se sont imposées elles-mêmes. C'est la politique qui est comme ça et c'est ce qui m'intéressait. En Moldavie, étant proche de la Russie, on ressent différemment les choses. Tout le monde connaît très bien les relations qu'ont les États-Unis et la Russie depuis la révolution soviétique. Ces super-puissances veulent montrer qui a le plus de pouvoir.

Pour revenir à *American Dream*, comment vous en êtes venue au choix du Monopoly qui est très présent dans votre pièce ?

Le Monopoly m'a donné l'idée de développer le concept du monopole. Je ne connaissais pas grand chose au Monopoly ni aux jeux de société en général. On avait le Monopoly quand j'étais enfant. C'est peut-être pour cette raison que ce jeu m'a tant inspiré. Ça m'a beaucoup aidé pour construire le texte.

Comment travaillez-vous ? De quelles manières trouvez-vous les informations ?

Ça dépend de ce dont j'ai besoin. Pour les États-Unis, les recherches ont été réalisées par Internet. Pour la Russie, c'était plus facile, car je connais bien ce pays, étant proche de moi. Pour les autres textes, j'ai travaillé avec des archives, des témoignages, et j'ai fait beaucoup d'interviews.

Comment définiriez-vous votre écriture ?

Je n'aime pas définir les choses, les catégoriser, ce n'est pas mon travail, même si je trouve que mon théâtre est plutôt politique. Après j'ai des textes documentaires et d'autres de fiction qui viennent s'intégrer à mes pièces. Elles sont construites comme une fiction, comme la vie réelle.

Votre texte est surtout basé sur les conditions de travail, quelle est votre vision du travail ?

Je trouve cela compliqué, en plus en France, il y a la « Loi travail ». Dans mon pays, il n'y a pas de travail, il n'y a que du chômage. On ne se pose pas la question en Moldavie comme on se la pose en France. C'est tout à fait différent en Moldavie. [...] Bien sûr, il y a plein de gens qui n'arrivent pas à comprendre que ce n'est pas normal, que les gens ne sont pas respectés, qu'ils sont crevés, qu'ils n'ont pas de vacances. Peut-être que c'est la cause des problèmes sociétaux mais personne ne réagit. [...] Je pense qu'il faut beaucoup manifester, qu'il faut parler, sortir dans la rue. Si on ne le fait pas maintenant alors on est déjà mangé par les grandes corporations qui gèrent notre vie. Parce que dans quelques années, dix ou vingt ans, ça va être encore pire qu'aujourd'hui.

Allez-vous écrire un jour en français ?

Au début je pensais que c'était stupide de prendre des matériaux en français pour les traduire en roumain. Si je veux utiliser des discours en français je les garde dans cette langue. Peut-être que je demanderai à quelqu'un de m'aider pour créer une pièce en français.

Quand je vais rentrer en Moldavie, je vais commencer les répétitions d'un autre projet, une coproduction avec le théâtre allemand, écrire un texte sur la guerre en Ukraine qui existe toujours, c'est pas dans les actualités mais c'est toujours là.

Pour finir, est-ce qu'aujourd'hui vous avez un projet en cours ?

Oui j'ai commencé à travailler ici, en résidence, pour un projet un peu compliqué. J'ai commencé à faire des recherches sur mai 68. Je voulais faire un parcours depuis 68 jusqu'à aujourd'hui afin de voir si le discours politique a changé, si ce genre de protestations existent encore. C'est un énorme travail. Je ne sais pas comment je vais construire le texte. Pour moi c'est plutôt un texte sur l'Europe, sur le discours politique d'aujourd'hui.

ENZO CORMANN



Cette semaine était placée sous le signe du travail. En quoi consiste selon vous le travail d'un écrivain ?

On oublie trop souvent — ou on affecte d'oublier — que le travail d'un écrivain consiste à... écrire. Je veux dire par là que la dimension matérielle, corporelle, est systématiquement occultée au profit d'un idéal-du-moi désincarné de l'intellectuel. L'écrivain est un travailleur manuel. Il est artisan, avant d'être un artiste. L'art prend forme chemin faisant, «en lisant en écrivant», comme l'écrivait Julien Gracq (sans virgule entre les deux verbes). Il n'y a pas plus corporel que la pensée, la rêverie, la composition littéraire... On parle d'«oeuvres de l'esprit», mais l'esprit, que je sache, n'a pas son siège dans l'éther, ou dans les limbes ! Nietzsche disait écrire avec les pieds ; le stylo d'Henry Miller avait tout d'un phallus ; la phrase de Proust était asthmathique ; la prose de Dostoïevski, épiléptique...

Ceci posé, je dirais que le travail d'invention littéraire ou pro-scénique consiste désormais, pour l'essentiel, à inventer des processus d'invention — ou de réinvention.

Propos recueillis par Romain Nicolas

Voilà l'équipe technique qui a trouvé un job :

Direction Technique : Karim Houari assisté de Guillaume Novella et Sami Elaïdi
Equipe Lumière : Karim Houari assisté de Julien Huraud
Equipe Son et vidéo : Hakim Nekikeche assisté d'Eric Molina
Equipe plateau : Cédric Mayhead assisté d'Alain Heinrich
Régisseur «Graff» : Remi Boughadji
Equipe Graffeurs : Aurélien Buria, Audric Dumortier, Hakim Ghilouffi

Troisième bureau - Bureau du Festival

Le Petit Angle 1, rue Président Carnot 38000 Grenoble
Tél. : 04 76 00 12 30
grenoble@troisiembureau.com www.troisiembureau.com

Directeur de la publication : Bernard Garnier
Rédacteur en chef : Romain Nicolas
Rédacteurs : Léo Bourgeon, Marie-Lou Coupat, Beverly Bonnier, Pauline Musco, Célia Darnoux, Romain Mourges
Graphisme : Émilie Saint-Père

30
mai
2016

PROGRAMME

18h : Rencontre au Théâtre 145 «Scènes du travail, utopies sociales» Conversation avec Enzo Cormann, dramaturge et Alexis Cukier, philosophe. Modérateur : Thomas Boccon-Gibod.

20h : Lecture en scène American Dream de Nicoleta Esinencu traduit du roumain par Alexandra Lazarescu avec la collaboration de Baptiste Mallek.

Lu par Sarah Barrau, Magali Mougel et la participation de Nicoleta Esinencu et du musicien Laurent Buisson.

Mise en lecture par Sophie Vaude.

21h30 : Rencontre avec Nicoleta Esinencu. Modératrice : Fanette Arnaud.

31
mai
2016

et DEMAIN

18h : Rencontre au Théâtre 145 «Scènes du travail, utopies sociales» Conversation avec Enzo Cormann, dramaturge et Alexis Cukier, philosophe. Modérateur : Thomas Boccon-Gibod.

20h : Lecture en scène Une famille aimante mérite de faire un vrai repas de Julie Aminthe.

Lu par Pauline Dau, Philippe Girard, Elisabeth Mazeu, Anthony Roullier.

Mise en scène par Thibault Rossigneux.

21h30 : Julie Aminthe, Thibault Rossigneux et l'équipe artistique. Modératrice : Pauline Bouchet.